

Laurent Ciceron

Faites-le taire !



Laurent Ciceron

Faites-le taire !

© Laurent Cicéron, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6518-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Il y a malgré tout dans cet univers quelques raisons de rire »

Jón Kalman Stefánsson

En mémoire de mon frère Éric

1.

Non, ce serait trop laid, si le long de ce nez une larme coulait¹

Tapi dans l'ombre derrière les tentures, les mains moites collées au tissu, Georges observe la salle en train de se remplir comme s'il visionnait un film muet. Il n'entend rien : ni le grincement des sièges qui s'inclinent, ni le brouhaha des conversations feutrées, aussi douces que le velours des fauteuils, ni le froissement des programmes que l'on déplie. Il n'entend rien, car tout est étouffé par les battements de son cœur.

Une goutte de sueur naît au bord de sa perruque. Elle descend sur le front, contourne le sourcil, caresse le nez, traverse la joue et glisse le long du menton pour se laisser choir sur la tunique de velours ocre. Une deuxième goutte s'aventure, puis une autre, et bientôt se forme un filet d'eau qui menace la beauté de la protubérance nasale dont Georges est affublé depuis une heure.

Que suis-je venu faire dans cette galère ? murmure-t-il.

Il ne s'agit que d'un petit théâtre d'amateurs, certes décoré à la manière d'un vrai, tout en rouge, avec sa billetterie à l'entrée, sa dame caissière, ses poinçonneurs retraités et son odeur de vieux grenier. Mais comment lutter contre les effets de la panique qui s'empare de lui avant de monter sur scène ?

Toujours la même histoire : la transpiration, les tiraillements dans le ventre, le souffle raréfié, les jambes défaillantes et ce foutu corps tremblant tel un étalon apeuré. Sans compter le refus d'obstacle de son cerveau qui se débranche de lui-même. C'est l'apnée cérébrale, l'extinction de la pensée, l'abandon de poste neuronal, la désertion encéphalique.

Alors Georges boit. Pas du vin de garde, mais un petit muscadet sur lie dont il a mis la bouteille au frais avant la représentation. Il avale d'un trait un verre, puis un autre et le dernier dans la même coudée. Les trois coups avant l'heure. L'effet est radical. Dès le premier verre, une boule de feu descend dans sa gorge

et traverse ses veines en les dilatant avec la puissance d'un raz-de-marée. Son cœur s'apaise, les bruits du dehors lui parviennent à nouveau, et il récupère ses facultés mentales.

Georges a tout essayé. La pratique du Yoga, la relaxation, la sophrologie, la méditation pleine conscience, la cohérence cardiaque, l'acupuncture, les cures de vitamines, B6, B9 et B12, les compléments alimentaires à base de valériane ou de mélisse, la Camomille romaine en huile essentielle, le Khi Kong, la bio analogie, les stages de développement personnel, la thérapie brève.

Rien n'a fonctionné. Même la stimulation de l'orbite microcosmique avec l'énergie de la perle, recommandée par Véronique, a échoué.

Le muscadet est l'unique remède contre le stress. Un produit du terroir, se dit-il, issu de l'alliance entre l'œuvre de la nature et l'activité humaine, fruit d'un accord subtil terre-lumière, amélioré par des siècles d'expérimentation gustative, réclamant pour son accouchement les mains gercées, le dos courbé, les genoux douloureux, la sueur sur la nuque, et, parfois, l'utilisation de machines ressemblant à des araignées géantes. Bref, un produit naturel et sain. Son sauveur. Saint Muscadet.

Quinze minutes. Le compte à rebours est déclenché. Dans quelques instants, le noir confisquera la salle, l'espace scénique s'éclairera, son faux nez surgira sous la lumière des spots et ses paroles mangeront le silence.

— Coquin, ne t'ai-je pas interdit pour un mois ? chuchote-il en articulant chaque mot.

La scène le rend malade. Mais elle le rend heureux. Il y est venu par défi, pour surmonter sa timidité. Et il y a pris goût. Tous les vendredis et les samedis soir des mois de juillet et d'août, dominant son appréhension grâce au petit vin blanc, Georges se retrouve sur les planches, se coule dans la peau d'un rôle, et jouit d'être quelqu'un d'autre pendant deux heures.

À la fin, lorsque les acteurs saluent, avant que le rideau ne se referme, Georges savoure ces ultimes secondes. Debout sous les applaudissements et les éclairages, il éprouve une sensation d'accomplissement, voudrait retenir ce moment unique, et son corps frissonne de plaisir.

Chaque année, pour ces instants de gloire, Georges rempile en se disant : je crève de trouille, mais qu'est-ce que c'est bon !

Ceux qui le connaissent sont admiratifs, et désorientés.

— Sur scène, lui dit-on, tu n'es pas la même personne. Tu es tellement plus... enfin, tu vois ce que je veux dire ?

— Non, tellement plus quoi ?

— Tu sais bien, différent.

— Différent en quoi ?

— Très sûr de toi, à l'aise. Pas le Georges qu'on connaît. Tu possèdes un talent. Pourquoi rester dans cette troupe ? Sois plus ambitieux.

Georges n'est pas dupe. Il sait que la personne qui monte sur scène ne constitue pas le vrai Georges, mais une partie de lui-même qui émerge le temps de la pièce et se retire une fois le spectacle terminé.

Contenter à petites doses cet infime fragment de sa personnalité lui convient. Laisser une place plus importante à la part en lui qui se nourrit des fastes de la popularité serait trop risqué, estime-t-il. Trop dangereux. *Que pourrait-il advenir si ce Georges-là prenait le dessus ? Certains aimeraient changer de vie, repartir de zéro. Pas moi. Ma vie me plaît telle qu'elle est.*

Dix minutes. C'est la Première. Il rejoint le reste de la troupe, et l'exaltation de l'instant les saisit. Une excitation contagieuse. On se congratule, on se bouscule, on se donne des coups d'épaule, on s'encourage, on se dit « merde ».

Georges n'aime pas ces effusions. Il a besoin de vérifier encore une fois qu'il n'a rien oublié. Son petit protocole de sécurité à lui.

Il s'installe à l'écart, sort une liste de sa poche et récapitule en lisant chaque point d'une voix lente.

Voiture. La Volvo break est garée en marche arrière à sa place préférentielle, sous le lampadaire repeint en vert, le seul dans le parking dont le néon fonctionne.

Costume. Il a revêtu son costume de scène et rangé ses habits dans le casier métallique situé en haut à gauche dans l'armoire, fermé à clef le casier ainsi que l'armoire et la loge, et caché la clef de la voiture dans le casier, celle du casier dans l'armoire, celle de l'armoire dans la loge et celle de la loge là où personne

ne la trouvera : au fond du faux vase égyptien placé sur la scène.

Transpiration. Il a appliqué avec soin son anti-transpirant sous les aisselles.

Muscadet. Les trois verres ont été engloutis.

Maquillage. Georges apprécie dans le miroir le grandiose appendice qui se dresse au milieu de son visage.

Toutes les cases sont cochées. Satisfait, Georges replie son papier. Il est prêt à jouer le rôle de Cyrano de Bergerac, dans la célèbre pièce d'Edmond Rostand. Une consécration. Il s'en est vanté auprès de Véronique quelques jours auparavant :

— Quel personnage romanesque, ce Cyrano, un amoureux fou, un bretteur courageux, un poète plein de panache, un magicien de l'éloquence.

— Tout-à-fait toi, a-t-elle répondu d'un ton maussade.

— Tu te moques ?

— Non, je compare.

Elle était énervée ce jour-là. Ils venaient de parler des vacances à venir. Georges expliquait qu'il lui était impossible de s'absenter parce qu'il avait théâtre.

— Comme l'an dernier, avait-elle grincé.

— Période estivale. Je ne peux pas me défiler. On fait salle comble.

— Tu as besoin de voyager, de changer d'air, de découvrir d'autres pays, de voir ailleurs.

Voyager ? Quelle drôle d'idée. Il se sent bien chez lui, dans son univers familial. Tout au long de l'année, en dehors de son travail comme comptable dans l'entreprise « Galettes de Bretagne », son temps libre est organisé de manière rigoureuse. L'été est consacré aux représentations théâtrales. Au printemps, il entretient le jardin. L'automne constitue la période idéale pour les promenades dans le marais et les courses vestimentaires. L'hiver, il s'occupe de la maison, répare, peint, bricole. À chaque saison correspond une activité locale qui échappe à la mondialisation et au fracas du monde. Alors voir ailleurs ? Aucun intérêt.

— Je l'avoue, je suis un peu casanier.

— Tu es pire que casanier.

— C'est quoi, être pire que casanier ?

Véronique n'avait pas répondu. Elle avait plissé ses paupières et ajouté, d'un ton fatigué :

— Au moins, tu garderas le chat.

C'est l'heure. Les trois coups. Le rideau s'ouvre. Pour le moment, Georges reste en retrait. Encore quelques secondes à patienter. Voilà, c'est à lui. Il bondit sur les planches. Il n'est plus le craintif Georges Burbane. Il n'est plus le pire-que-casanier. Il n'est plus l'homme des listes. Il n'est plus le comptable des galettes. Il n'est plus le gardien du chat. Il est le téméraire, l'audacieux, l'exubérant, le libre penseur Cyrano de Bergerac.

— Coquin, ne t'ai-je pas interdit pour un mois² ? hurle-t-il.

Soudain, un éclat de lumière l'aveugle et le stoppe dans son élan. Lorsqu'il rouvre les yeux, tout a disparu : le plancher, le décor, le rideau, la salle, les autres comédiens, les fauteuils, le public. Il n'y a plus rien.

Georges flotte dans un vide lumineux où les mots qu'il vient de prononcer résonnent en cherchant la sortie.